

ÉTENDUES DE LA RÉFLEXIVITÉ

Comité de rédaction

Céline Letawe (secrétaire), Grégory Corman, Björn-Olav Dozo, Stéphane Polis, Daria Tunca, Baudouin Stasse

Comité de lecture international

Anne Bayert-Geslin (Université de Limoges), Laurence Brogniez (Université Libre de Bruxelles), Bertrand Daunay (Université Lille 3), Pablo Decock (Université Catholique de Louvain), Édouard Delruelle (Université de Liège), Pascal Durand (Université de Liège), Nathalie Roelens (Université du Luxembourg), Jean-Paul Thibaud (CNRS, École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble), David Vrydaghs (Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur), Damien Zanone (Université Catholique de Louvain)

MethIS. Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines

Methis est la revue du groupe *Intersection*, dont l'objectif est l'exposition et la discussion, dans un cadre interdisciplinaire, des recherches en cours des doctorants et jeunes docteurs en Philosophie et lettres et en Sciences humaines et sociales de l'Université de Liège. Un tel cadre interdisciplinaire exige, afin d'assurer un échange scientifique rigoureux, que les questions de méthode soient clairement posées et soumises à la perspicacité des regards croisés entre les différentes disciplines.

Courrier scientifique

Revue *MethIS*—Céline Letawe
Université de Liège—Place du xx-Août, 7—B—4000 Liège
Courriel: cletawe@ulg.ac.be

Diffusion, vente au numéro et abonnement

Presses Universitaires de Liège
Place du xx-Août, 7—B—4000 Liège
Tél.: +32 (0)366 50 22—Presses@ulg.ac.be—<http://www.presses.ulg.ac.be>

Page Web

La revue est intégralement disponible en Open Access à l'adresse suivante :
<http://popups.ulg.ac.be/MethIS>

© Intersection, septembre 2012
Avec le soutien du Conseil de la recherche et de la Faculté de Philosophie et lettres de l'Université de Liège

ISBN 978-2-87562-007-1—ISSN 2030-1464 — D/2012/12.839/8

MethIS

MÉTHODES ET INTERDISCIPLINARITÉ
EN SCIENCES HUMAINES

ÉTENDUES DE LA RÉFLEXIVITÉ

édité par
C. Letawe, E. Mouratidou & V. Stiénon

Volume 3 (2010)

Presses Universitaires de Liège

INTRODUCTION

Sémir Badir

(F.R.S.-FNRS — Université de Liège)

Eleni Mouratidou

(Université Paris Nord)¹

Lorsque *MethIS* a vu le jour en 2008, suite aux premières journées d'études organisées à l'Université de Liège par le groupe *Intersection* autour de la thématique de la *réalité* et la *représentation*, on lisait, dès les premières pages de son texte introductif, ce postulat :

l'hypothèse générale qui sous-tend notre lecture est la suivante : l'interdisciplinarité incite à la réflexivité et offre au chercheur, grâce à la confrontation avec d'autres disciplines, la possibilité de mieux définir les spécificités de sa propre pratique (Cormann, Dozo & Letawe 2008 : 8).

Nous voilà quatre ans plus tard, introduisant le troisième numéro de cette revue dont les contributions font suite aux journées des 25 et 26 mars 2010 consacrées à l'*étendue de la réflexivité*.

La réflexivité semble coextensive aux pratiques de la recherche. Il convient toutefois de nuancer ce constat, car elle revêt des formes très diverses selon les disciplines et recouvre des questions différentes en fonction des objets mis à l'étude. Loin d'être circonscrite aux pratiques de la connaissance, elle touche aussi les domaines artistiques et, plus généralement, elle concerne les opérations où interviennent le langage et la pensée. C'est toute l'étendue et la diversité de ces manifestations que ce numéro entreprend de considérer, selon quatre axes de recherche : champ sémantique, procédés rhétoriques, modes et degrés de présence, contextes d'usage. Ces quatre orientations indiquent que

1 Avec la collaboration de Grégory Cormann, Céline Letawe et Valérie Stiénon.

c'est à une description raisonnée et détaillée des formes et des domaines de la réflexivité en philosophie et lettres et en sciences humaines et sociales que se destine le présent dossier de *MetbIS*. S'il ne manque pas de monographies et de réflexions théoriques sur la réflexivité, en revanche il reste encore, dans un esprit interdisciplinaire, à confronter les points de vue et à prendre la pleine mesure de la diversité des concepts, des figures et des usages qu'engage la notion de réflexivité. Enfin, il est sans doute opportun d'interroger, dans une sorte de dédoublement de la réflexivité, ce qui, aujourd'hui, favorise l'intérêt qu'on porte à cette notion.

Remarquons que la constitution morphologique et sémantique du terme *réflexivité* donne déjà à réfléchir. On y décèle deux suffixes concaténés : *-if* et *-ité*. Mais quel est le radical du mot ? S'il est facile de voir que la réflexivité est le concept de ce qui est réflexif, de quoi *réflexif* est-il, quant à lui, la qualité ? Est-ce de la réflexion, comme fléchissement de la lumière et, par extension métaphorique, de l'esprit ? Il y aurait alors lieu de pointer la présence d'un troisième suffixe, *-ion*. Est-ce, plus directement, du verbe *réfléchir* ? Dans ce cas, on pourrait peut-être faire quelque chose du préfixe, *-ré*. La réflexivité serait une forme de retour — sur soi, ou sur un objet. À moins que l'on ose y voir — ce serait l'extraction la plus simple — le radical *réflexe*. Mais comment expliquer la signification de la réflexivité à partir de celle du réflexe ?

L'étude étymologique fait dériver les trois radicaux du même verbe latin, *reflectere*, « fléchir de nouveau, faire tourner ». Deux sens s'en dégagent, l'un optique, l'autre intellectuel, le second étant, dès l'époque latine, une extension métaphorique du premier : « tourner son esprit vers ». C'est à Maine de Biran que l'on doit l'invention de *réflexif*, employé exclusivement dans le sens intellectuel. Il est à noter toutefois que *réflexe*, au sens physiologique, provient lui aussi du sens intellectuel : ce qui est fléchi, dans le mouvement réflexe, l'est encore en fonction de l'esprit².

2 Avant l'usage que Maine de Biran fait de *réflexif*, c'est à l'anatomiste Thomas Willis (1621-1675) que l'on accorde généralement l'invention du concept de réflexe, alors désigné — l'auteur écrivant en latin — par l'expression *motus reflexus*, quelquefois aussi par *reflexio*. Jean-Noël Missa rapporte que « Willis distingue deux types de mouvements [réflexes] : un "mouvement spontané" qui procède du cerveau avec conscience de l'initiative ; un mouvement naturel ou involontaire qui dépend du cervelet » (Lecourt 1999 : 818). Le sens intellectuel est si prégnant sur la notion de réflexe que le sens optique n'est introduit que par comparaison : « [Prochaska] compare le réflexe à un faisceau lumineux qui est réfléchi sur un miroir » (*id.*, 819) ; et, à la suite d'expériences avec décapitation (sur des grenouilles), Pflüger

Le rapport de la réflexivité au réflexe étant le plus improbable, c'est aussi celui sur lequel il vaut de spéculer. Georges Canguilhem a confectionné une définition du concept de réflexe conforme à la façon dont ce mot était entendu au XVIII^e siècle, une définition « dont tous les éléments sont historiques mais dont l'ensemble est idéal et pédagogique » (Canguilhem 1968 : 296), assignant ce qu'elle doit à chaque auteur :

Le mouvement réflexe (Willis) est celui qui, immédiatement provoqué par une situation antécédente (Willis), est déterminé selon des lois physiques (Willis, Astruc, Unzer, Prochaska), et en relation avec les instincts (Whytt, Prochaska), par la réflexion (Willis, Astruc, Unzer, Prochaska) des impressions nerveuses sensibles en motrices (Whytt, Unzer, Prochaska) au niveau de la moelle épinière (Whytt, Prochaska, Legallois), avec ou sans conscience concomitante (Prochaska). (Canguilhem 1953 : 131)

Reprenons-en les éléments un à un pour interroger leur extrapolation au bénéfice du concept de réflexivité :

un mouvement : la réflexivité opère en effet un mouvement dans l'ordre qui est le sien, mouvement de déplacement et de transformation de son objet vers un état qui n'est pas celui d'origine ;

provoqué immédiatement : au bout d'un certain temps, la réflexivité tend à s'exercer systématiquement ; c'est là, dirait-on, sa vertu ; une réflexivité qui ne s'effectuerait que par à-coups met en danger sa légitimité ;

par une sensation antécédente : la réflexivité ne peut pas tourner à vide, il lui faut un objet antérieur à son action et indépendant d'elle ; elle est capable de dire et de faire beaucoup pour ou contre son objet, elle ne peut cependant aller jusqu'à en nier l'existence (c'est-à-dire, en fait, l'*expression*). Parler d'objet, du reste, est peut-être trop s'avancer ; il faudrait dire, pour conserver quelque vraisemblance à l'extrapolation : quelque chose qui s'offre à elle, quoi que ce soit ;

déterminé par la réflexion : l'idée ici est que l'objet donné va dans un sens, la réflexivité dans un autre ; elle est un mouvement vers l'arrière, à rebrousse-poil des choses qui se donnent à elle ; bref, elle n'interroge pas le donné *pour* ce qu'il est (ou ce qu'il prétend être) mais bien *comme* il est. Par

(1829-1910) maintient, en dépit de l'intuition, le caractère intellectuel des mouvements : « Pour l'expérimentateur, cette action orientée vers un but démontre qu'il y a une "âme" de la moelle épinière, que la moelle épinière peut penser » (*id.*, 820). La thèse de Pflüger, toutefois, sera aussitôt contestée.

exemple, la réflexivité d'un regard-caméra de Monika en pleurs dans le film homonyme d'Ingmar Bergman ne cherche pas à interpréter ce que lui valent ces larmes mais plutôt comment les larmes peuvent venir à un personnage de fiction ;

selon des lois physiques : la réflexivité se présente régulièrement et peut dès lors faire état d'une méthode ; cette méthode, selon Hjelmslev, s'appelle *méta-sémiotique* (1971 : 151-157). Elle consiste à dégager les catégories inhérentes à l'objet. Bien sûr ces catégories ne sont pas toujours physiques ni matérielles, elles se donnent toutefois comme « naturelles ». Dans le cadre d'une méthode réflexive, les catégories sont quasiment naturalisées, elles habitent l'objet ;

et en relation avec des instincts : en fonction de sa systématisme, la réflexivité peut bientôt être considérée comme une faculté ou une aptitude innée ; l'« instinct » du mouvement réflexif, c'est la volonté de savoir, la *spéculation* ;

des impressions nerveuses sensibles en motrices : c'est le principal élément de cette définition que la physiologie aux XIX^e et XX^e siècles va chercher à rectifier, rejetant la distinction, longtemps tenue pour radicale, entre les sensations, dont le siège est le cerveau, et les mouvements, inhérents au corps ; il reste que cette distinction conceptuelle résistera à leur articulation, par exemple dans la détermination des réactions comme « sensori-motrices ». En sémiotique tensive, Claude Zilberberg distingue l'intensité, c'est-à-dire l'affectivité, de l'extensité (spatiale ou narrative), en faisant l'hypothèse que les valences de celles-ci procèdent des valeurs de celles-là³. La réflexivité consiste en une aptitude des affects spéculatifs à transformer l'objet qui s'offre à elle, qu'il soit ou non conceptuel, en une formation conceptuelle ; au niveau de la moelle épinière : un défaut d'imagination nous empêche à cet endroit de trouver une extrapolation plausible ;

3 « La tensivité est le lieu imaginaire où l'intensité, c'est-à-dire les états d'âme, le sensible, et l'extensité, c'est-à-dire les états de choses, l'intelligible, se conjoignent l'une à l'autre. [C]ette jonction indéfectible définit un espace tensif d'accueil et de qualification pour les grandeurs accédant dans le champ de présence : du fait de son immersion dans cet espace, toute grandeur discursive se trouve qualifiée d'abord au titre de l'intensité et de l'extensité [...]. En continuité avec l'enseignement de Hjelmslev, une inégalité créatrice lie l'extensité à l'intensité : les états de choses sont dans la dépendance des états d'âme » (Zilberberg 2006 : 55).

avec ou sans conscience concomitante : les affects spéculatifs se transforment selon une méthode qui peut être explicitée, mais qui n'a pas besoin de l'être pour être effective. Antoine Culioli rend compte en linguistique d'une réflexivité non consciente par le concept d'*épilinguistique*⁴, dont les manifestations sont distinctes de celles d'une réflexivité consciente et métasémiotique.

Ces extrapolations ne mènent pas directement à une définition. L'ambitionner serait, nous semble-t-il, déraisonnable. Mais elles sont à même d'indiquer quelles sortes de problèmes peuvent être abordés à partir de la réflexivité, parce que la formation conceptuelle du réflexe peut être rapportée, dans son ordre propre, c'est-à-dire dans l'ordre de la connaissance, à la formation de la réflexivité.

On pourrait du reste songer à tirer davantage de ce rapprochement non indu. L'histoire du concept de réflexe donne elle aussi matière à réflexion pour la problématisation du concept de réflexivité. Au XIX^e siècle, la description du réflexe devient le prétexte (parmi d'autres, nombreux) à un débat métaphysique qui a eu des retombées idéologiques sur la conduite de la science. Ce débat concerne le rôle du cerveau dans le fonctionnement du réflexe et, plus globalement, l'incidence de la psychologie (d'alors) sur la physiologie. Pour les uns, comme Marshall Hall, la fonction réflexe est purement mécanique, sans rapport avec la sensation et, de ce fait, indépendante du cerveau (Hall est de ceux qui « animent » la moelle épinière) ; Johannes Müller, au contraire, subordonne l'action réflexe à un principe téléologique de conservation organique instinctive. Cette divergence entre Hall et Müller, Canguilhem considère qu'elle « préfigure à sa manière les controverses qui vont opposer, tout le long du siècle, dans le monde des neurophysiologistes, les localisateurs et les totalisateurs » (Canguilhem 1968 : 300), c'est-à-dire, en termes plus nettement métaphysiques, les mécanistes et les vitalistes.

Le même débat peut affecter la conception de la réflexivité. Pour les uns, il s'agit d'un élément second, repérable et isolable, une figure du discours (ou de la pensée) dont l'action est indépendante de l'organisation sémiotique comme

4 Cf. Culioli 1999 : 19 : l'activité épilinguistique est une « activité métalinguistique non-consciente ». Il s'agit de la première occurrence du terme, relevée dans un article datant de 1968 (« La formalisation en linguistique ») ; la définition est reprise, inchangée, dans des articles datant de 1979 (1999 : 74), 1987 (1990 : 41) et 1993 (1999 : 162), ce qui dénote une belle constance.

de l'interprétation ; ceux-là sont plutôt des localisateurs mécanistes. Pour les autres, au contraire, totalisateurs et peut-être vitalistes, la réflexivité fait partie intégrante de la sémosis et ne peut se comprendre que si elle permet d'interpréter à nouveaux frais l'ensemble des organisations sémiotiques. Les retombées s'en feront sentir sur différents domaines théoriques de recherche où la réflexivité peut être invoquée. Quant aux questions sur le métalangage, les uns parviendront à localiser un métadiscours, ou une fonction métalinguistique, tandis que pour les autres l'épilinguistique (ou activité métalinguistique non consciente) intervient partout comme un facteur essentiel à l'activité langagière et à l'activité linguistique (laquelle a pour mission de décrire la précédente). Quant aux questions épistémologiques, les uns les concevront distinctement des problèmes scientifiques, tandis que, pour les autres, questions épistémologiques et problèmes scientifiques ne peuvent, d'un certain point de vue — qu'ils appelleront précisément point de vue épistémologique —, être dissociés les uns des autres. Sans chercher à trancher entre les deux positions, on remarquera que l'histoire du concept de réflexe au XX^e siècle, moyennant de nouvelles rectifications, semble donner davantage raison aux totalisateurs qu'aux localisateurs, et que le vitalisme y gagne une certaine affinité avec le structuralisme⁵.

Revenons aux quatre orientations de recherche posées en amont comme *espace d'interrogation* de l'étendue de la réflexivité. D'abord au niveau du champ sémantique, soulignons que les parasyonymes ne manquent pas pour désigner la réflexivité. Ils varient en fonction des disciplines, mais aussi selon les perspectives dans lesquelles celle-ci est appréhendée. *Métalangage* (et toutes les compositions comportant le préfixe *méta-* : *métalogique*, *métamathématique*, *métalittéraire*, etc.), *autotélisme* (et autres compositions avec le préfixe *auto-* : *auto-affection*, *auto-référentiel*, etc.), *tautologie*, *mise en abyme*, *spécularité*, *spéculation*, *réflexion*. Ce sont autant de termes qui peuvent renvoyer à une activité réflexive que Laurent Demoulin décrit dans une esquisse typologique mettant en lumière six catégories de réflexivité : réflexivité *autotélique* désignant un texte littéraire ou poétique qui parle directement de lui-même dans son intégralité ou partiellement ; réflexivité *poétique*, référant à un procédé

⁵ Citons à ce sujet, pour son éloquence, la conclusion de Canguilhem : « En recevant de Hughlings Jackson le concept d'*intégration*, Sherrington se désintéressait de sa signification évolutionniste pour ne retenir que sa signification structurale » (Canguilhem 1968 : 303).

selon lequel le poème commente son système d'écriture, de fabrication et de création ; réflexivité *linguistique* qui s'instaure là où l'œuvre littéraire commente le système linguistique auquel elle fait appel ; réflexivité *de l'énonciateur* par laquelle, avec l'exemple canonique de l'ouverture de l'*Illiade* d'Homère, l'écrivain d'une œuvre se présente comme étant son propre énonciateur ; réflexivité *conative* incluant dans l'énonciation le récepteur de l'œuvre à travers des adresses explicites, faisant notamment appel à des déictiques qui désignent le lecteur et, enfin, réflexivité *référentielle*, repérée lorsque l'œuvre littéraire se désigne elle-même en faisant référence à la réalité extra-littéraire (notamment par comparaison à la nature ou à la vie).

Dans le même ordre d'idées, Alizé Taormina livre une étude de l'autofiction et de la métافiction dans la littérature hispanique contemporaine en discutant en amont la séparation de ces deux procédés afin de proposer, *in fine*, une approche critique de leur fusion. Aussi, si l'autofiction est étudiée en tant que procédé de réflexivité qui renvoie à l'image de l'auteur du roman, ce qu'Alizé Taormina nomme son *alter ego*, la métافiction dévoile quant à elle l'image du roman qui est en train de se créer. Dans le cas de l'œuvre *À la vitesse de la lumière* de Javier Cercas, ces deux procédés entretiennent une ambiguïté invitant le lecteur à naviguer entre auto- et métافiction, entre fiction et réel.

Deuxième espace de travail, celui des procédés rhétoriques et du champ de figures-images au travers desquelles la réflexivité est abordée. Chacune d'entre elles ouvre un imaginaire épistémique spécifique. Le *miroir*, le *double* et l'*envers* instaurent un univers de représentation. La *boucle*, le *retournement*, la *clôture* suggèrent un certain mouvement. La *structure profonde*, l'*abîme*, la *conscience* assignent la réflexivité dans un lieu intérieur ou immanent, quoique ouvert sur la manifestation ou le phénomène. Le *niveau* ou le *degré supérieur* crée une stratification selon laquelle la réflexivité surplomberait son objet de réflexivité. Étudiant les « poèmes d'intérieur », ces textes poétiques qui présentent comme cadre un espace clos, Anne-Laure Hick propose cinq types de réflexivité émanant de ce procédé poétique mettant en scène des situations *imaginées* : réflexivité spéculaire ou mise en abîme, réflexivité psychique, réflexivité sociale, réflexivité en gigogne et, enfin, réflexivité critique. Ces cinq cas dépendent directement de deux notions-clés structurant cette étude : celle d'*autotélisme*, définie comme procédé par lequel le texte littéraire renvoie à son

statut de texte littéraire, et celle de *mise en abîme* ou *métafiction* selon laquelle l'œuvre littéraire se dédouble.

Au-delà des figures, on peut encore se demander quels sont les appariements et les voisinages notionnels qui alimentent la réflexivité et permettent son déploiement. Le travail d'Eleni Mouratidou propose ainsi, à travers l'étude des lexèmes *making of*, *coulisses* et *backstage*, une typologie imagée du fonctionnement réflexif de ces objets médiatiques, à travers des images telles que la profondeur, l'opposition entre dedans et dehors, le visible et le caché. La réflexivité connaît au moins deux modes de présence : *en acte*, elle est associée à une pratique (épistémique, artistique ou autre) et coïncide avec le développement même de cette pratique (elle rend signifiant le *work in progress*) ; *énoncée*, elle déploie un réseau de marques ou de traces et peut dès lors être objectivée. En outre, ces présences sont sujettes à des degrés, selon que la réflexivité est massive et donnée comme incontestable, ou au contraire subreptice et floue. Les espaces du commentaire, de la traduction, de l'adaptation, et tous les endroits où les genres, les formes, les pratiques se mélangent pour se complexifier sont des milieux favorables à une réflexivité latente.

Valentina Miraglia interroge la réflexivité filmique à travers la sémiotisation des techniques cinématographiques. Abordant la caméra comme figure réflexive, l'auteure se livre à un va-et-vient entre esthétique et technique, entre la création du film et le rapport que le filmant (réalisateur et/ou ensemble du tournage) entretient avec son objet filmé. La description des techniques telles que le cadre, la durée, le mouvement, la composition et la lumière permet de dévoiler la réflexivité latente construite à travers un corpus de films de Louis Feuillade, Wim Wenders, Alain Tanner et Manoël de Oliveira. Si la mise en abîme est constante dans le rapport établi entre l'œil de la caméra et l'objet filmé, c'est sur le rapport que le cinéaste entretient avec son film que la réflexivité cinématographique invite à réfléchir. Plus qu'un procédé technique susceptible de dévoiler l'histoire — ou en tout cas une certaine histoire — du septième art, c'est du cinéaste que parle Valentina Miraglia comme ultime figure contribuant à l'*énonciation énoncée*⁶ de l'œuvre filmique. Dans ce même

6 En sémiotique, l'énonciation énoncée implique une démarche réflexive au sens où elle doit être considérée « comme constituant une sous-classe d'énoncés qui se donnent comme le métalangage descriptif (mais non scientifique) de l'énonciation » (Greimas & Courtès 1993 : 128). Au sujet de l'énonciation énoncée, voir également Fontanille 1996.

cadre d'observation de la réflexivité dans l'art, l'article d'Eleni Mouratidou propose une comparaison de paratextes médiatiques développés dans le cas de la représentation théâtrale et dans celui des objets médiatiques précédemment cités, dont le statut serait implicitement publicitaire.

S'interrogeant sur les modes de présence de la réflexivité, Laurent Robert étudie ses manifestations poétiques à travers la figure de la *signature*, présente non pas à la fin du texte mais *en corps de texte* comme élément faisant partie du *work in progress* poétique, véritable énonciation intime en acte. Comme le souligne l'auteur, la signature permet d'inscrire le poète dans le poème et, partant, d'évoquer — pour reprendre la problématique des champs sémantiques — une autoréférence se manifestant à la fois implicitement et explicitement, dans le texte et hors du texte. À partir de l'œuvre *Le Géranium Ovipare* de Georges Fourest, l'article interroge non seulement la présence du poète comme présence réflexive, porteuse d'une réflexivité autoréférentielle, mais aussi celle du Poète, se référant à la création poétique de façon transversale et présidant ainsi à la création des commentaires à l'infini.

L'étude menée par Valérie Stiénon et Denis Saint-Amand témoigne de la richesse des modes et des degrés de présence de la réflexivité dans l'investigation socio-littéraire des physiologies et du dictionnaire au second degré, deux productions à tendance satirique parodiant le monde des lettres dans la première moitié du XIX^e siècle. C'est d'abord par les modes d'énoncés et d'énonciation que les physiologies se font *métarhétoriques* à travers, notamment, la figure de l'épanorthose, *métapragmatiques* grâce à l'usage de déictiques introduisant une dimension réflexive dans l'énonciation, et/ou *méta-médiatiques* selon des enjeux autotéliques que le médium-livre impose à son propre objet, à savoir le livre dans sa dimension matérielle d'imprimé illustré. Une question primordiale qui émane de cette étude est celle d'une réflexivité *médiagénique*, qui concerne le potentiel réflexif que présente un médium spécifique. Telle est la question posée *in fine* de cette étude, dans l'objectif d'observer le déploiement infini de la réflexivité, cette dernière s'imposant aux formes paralittéraires comme une valeur cognitive ajoutée œuvrant dans une certaine mesure à leur légitimation, ce qui permet à ces textes parodiques de s'accorder un statut littéraire, voire une *littérarité conditionnelle*. Les auteurs abordent donc aussi la question des contextes d'usage, quatrième champ d'orientation de l'étendue de la réflexivité qui occupe ce numéro de *MethIS*.

En étudiant les contextes d'usage, on peut discerner non pas une, mais *des* fonctions de la réflexivité. Quatre d'entre elles, au moins, sont repérables : la fonction logique (relative à l'égalité et à l'identité), la fonction langagière — autonymie et autres « boucles du dire » (Authier-Revuz : 1995) —, la fonction épistémologique (lorsqu'elle est le fait des scientifiques eux-mêmes, comme c'est le cas dans *Science de la science et réflexivité* de Pierre Bourdieu) et la fonction critique (apparentée, notamment, en philosophie, aux études sur le transcendantal). Nous pourrions ainsi considérer qu'une part de la typologie que Laurent Demoulin propose et que nous avons classée comme relevant du champ des sèmes, appartient aussi au champ des contextes d'usages, notamment lorsque l'auteur évoque la réflexivité linguistique ou celle de l'énonciateur. Au même titre, étudiant les discours tenus à propos des nuisances sonores, Paul-Louis Colon évoque la réflexivité du chercheur en sciences sociales, réflexivité qui ne s'articule pas autour de l'Objet⁷ mais autour du point de vue porté sur lui. Cette réflexivité, nous sommes tentés de la nommer *réflexivité-posture*. Dans son article traitant de la réflexivité ordinaire dans l'analyse des pratiques de communication, Yves Jeanneret la déploie et la confronte aux points de vues des Sciences Humaines et Sociales, en mobilisant notamment celui des Sciences de l'Information et de la Communication.

Selon Paul-Louis Colon, l'analyse de la perception de l'environnement sonore induit l'étude d'une double réflexivité : celle liée aux discours des sujets percevants et celle que le chercheur se doit de développer comme une posture de mise à distance et de détachement. Selon Yves Jeanneret, la réflexivité — *latente, implicite, visible* ou *invisible* — est transversale et structurelle dans toute activité de communication sociale. Cette transversalité est double elle aussi : on y repère, d'une part, le statut réflexif de la communication et, d'autre part, le point de vue réflexif porté sur cette dernière. On peut donc, avec l'auteur, parler de *réflexivité au carré*. Partant du principe que la réflexivité des êtres sociaux est « aussi impossible à nier dans l'espace de la communication que malaisée à objectiver dans l'espace de la preuve », l'auteur interroge la réflexivité qu'induisent nombre de cadres théoriques dont les méthodes se veulent plus ou moins contrôlées, tels que la psychologie sociale ou la linguistique pragmatique, en les opposant à ceux dont l'objectif est l'étude de

⁷ La majuscule indique ici la différence entre Objet de recherche, empirique, soumis à l'analyse selon des critères de pertinence préalablement définis, et objet potentiellement analysable.

l'hétérogénéité des formes et des dispositifs de communication considérées par le structuralisme et les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC). La réflexivité ordinaire telle qu'elle est abordée par les SIC consisterait alors en l'observation des conditions qui déterminent un processus communicationnel, ce qui s'oppose à toute démarche issue de la linguistique pragmatique qui consiste à interroger l'efficacité de la communication du point de vue de son interprétation et de son calcul de sens. La réflexivité ordinaire est également mise en relation avec le cadre théorique de la sociosémiotique en soulignant l'importance accordée par cette dernière à toute démarche d'évaluation, de qualification et de projection de l'interaction médiatisée.

L'article de Julien Van Beveren interroge également la réflexivité d'un point de vue épistémologique, dans une perspective de mise en place des conditions de production de la posture réflexive des futurs enseignants dans leur activité pédagogique. Après avoir souligné que cette posture réflexive est une exigence institutionnelle requise par les articles des décrets-missions, l'auteur interroge le cadre au sein duquel elle peut se développer, les outils pédagogiques nécessaires et la forme que cette activité peut prendre. Là encore, le trajet du parcours réflexif est double. D'un côté, c'est le formateur des maîtres qui doit inviter ces derniers à réfléchir sur une auto-évaluation et sur l'évaluation des activités produites. De l'autre, c'est le maître apprenti qui doit faire preuve d'une réflexivité en acte en régulant ses propres activités d'enseignement.

Malgré les nombreuses références aux procédés réflexifs et à leurs dérivés synonymiques et parasynonymiques, le terme de *réflexivité* demeure souvent le grand absent des dictionnaires spécialisés. Il suffit de parcourir le *Dictionnaire d'Analyse du Discours* (Charaudeau & Maingueneau : 2001) ou le *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques* (Ablali & Ducard : 2009) pour constater que, dans les champs des Sciences du Langage et de la Sémiotique, ce n'est pas la réflexivité que l'on définit mais ses dérivés. C'est ce que souligne encore, pour le domaine philosophique, Thomas Bolmain dans son étude sur le jugement réfléchissant : « l'ouvrage [*Vocabulaire technique et critique de la philosophie*] donne à penser que la réflexivité, certes essentielle dans le champ des sciences humaines, l'est nettement moins pour la philosophie que le concept de *réflexion*, en particulier dans son acception kantienne ». Aussi l'article traite-t-il de la réflexivité du point de vue de la *réflexion* telle qu'elle est développée chez Kant, Hannah Arendt, Alain Badiou et Jacques Rancière. Il s'agit,

au fil d'un parcours intellectuel rigoureux, de dégager la lecture *démocratique* que fait Rancière de la *Critique de la faculté de juger*. La *réflexion* chez Kant ne se définit pas par un objet, mais par une manière de se rapporter à un objet. Ainsi, la *Critique de la raison pure* définit la faculté de juger par l'application de règles déjà données aux cas particuliers, procédé relevant du « jugement déterminant », tandis que la *Critique de la faculté de juger* étudie le « jugement réfléchissant », au sein duquel le particulier est donné mais la règle reste à inventer. Dans ce déplacement de la première à la troisième *Critique*, du jugement déterminant au jugement réfléchissant, de nombreux commentateurs de Kant ont vu le moyen de repenser la politique. Hannah Arendt a même trouvé dans la *Critique de la faculté de juger* le lieu de la politique, insistant sur une double exigence : se mettre à l'expérience de l'événement et détruire les préjugés. Alain Badiou a soumis cette conception à une critique sévère, arguant du fait que la valorisation du sens commun et du jugement réfléchissant, qui fonde le pluralisme politique selon Arendt, sert en réalité la légitimation du parlementarisme, tributaire du mode de production capitaliste. Au contraire, la politique se définit comme « rupture avec ce qu'il y a », définition que retient Jacques Rancière comme rupture du « partage habituel des lieux et des temps » et des inégalités qu'il comporte. On le voit, les oppositions entre la réflexivité en tant que *faculté* et la réflexivité en tant qu'*aptitude innée* sont présentes respectivement dans le travail de Thomas Bolmain — abordant le jugement esthétique comme une *faculté* — et dans celui de Julien Van Beveren, interrogeant l'*aptitude réflexive* d'un point de vue institutionnel et spécifiquement pédagogique.

*

* *

La qualité et la richesse des contributions présentes dans ce dossier sur la réflexivité participent à une recherche collective visant à cerner sa coextensivité tout en problématisant son étendue. Un regard systémique des études proposées permet de repérer les éléments conceptuels et épistémiques qui traversent les apports théoriques, méthodologiques et analytiques des onze articles ici réunis.

D'abord les notions de *mouvement* et de *régularité* sont bien mises en évidence par les contributions de Laurent Demoulin et d'Eleni Mouratidou qui

démontrent le fonctionnement tant du mouvement que de la régularité des objets à structure réflexive. Les écarts et les déplacements du sens étant propres aux objets littéraires et médiatiques qu'abordent les deux auteurs, il serait intéressant de penser la réflexivité à travers la notion de la norme, elle-même définie négativement par rapport à l'écart⁸.

Ensuite, les contributions de Valérie Stiénon et Denis Saint-Amand, d'Alizé Taormina et de Laurent Robert pourraient être mises en relation avec une dimension réflexive de l'ordre de la tension entre objet antérieur et objet réflexif. Comme nous l'avons souligné, la réflexivité peut être pensée au point de vue d'une *sensation antécédente* selon laquelle l'objet réflexif est indépendant de l'objet antérieur, ce dernier étant tout de même nécessaire pour que l'*action* réflexive ait lieu. Tel est le cas des physiologies et du dictionnaire qu'étudient Valérie Stiénon et Denis Saint-Amand, de la métafiction qu'Alizé Taormina confronte au genre autofictionnel et de la signature auctoriale opposant œuvre autoréférentielle et expression poétique dans l'étude proposée par Laurent Robert.

Aux approches d'Yves Jeanneret, de Paul-Louis Colon et de Valentina Miraglia, c'est la notion de *réflexion* qui constituerait le dénominateur commun. Partant du principe que la réflexion impose la tension entre le sens de l'objet et celui de son caractère réflexif, les trois auteurs placent au cœur de leurs contributions la question du *comment* en l'opposant à celle du *pourquoi*. *Comment* la communication ordinaire se met en place (quelles conditions, quels apports des dispositifs médiatiques), *comment* la réflexivité influe sur la perception des êtres communicants et enfin *comment* le regard du cinéaste s'introduit comme trace énonciative dans le film. Paul-Louis Colon montre que les discours des êtres communicants peuvent être également considérés comme *épilinguistiques*, valorisant de la sorte et inconsciemment une activité réflexive.

Une telle typologie inhérente aux réflexions suscitées par ce troisième numéro de la revue *MethIS* n'est évidemment pas restrictive. Ainsi, une transversalité bien plus générale est à souligner, qui consiste à démontrer que le *mouvement* et la *régularité* n'excluent pas la *réflexion* ou la *sensation antécédente*. Les seuils *des étendues* de la réflexivité et de la façon dont cette dernière se développe ou

8 « Les premiers écarts apparaissent comme des violations de certains usages sociaux du code, mais constituent en fait des actualisations de structures existant dans ce code » (Klinkenberg 1996 : 352).

détermine le fonctionnement d'un objet doivent donc être pensés comme une lisière, une friction. *Lisières et frictions de la réflexivité* entre les objets, entre les postures et entre les approches se trouvent au cœur de ce volume résolument interdisciplinaire.

Bibliographie

- J. AUTHIER-REVUZ (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 vol.
- P. BOURDIEU (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Seuil.
- G. CANGUILHEM (1953), *La Formation du concept de réflexe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, P.U.F.
- (1968), *Études d'histoire et de philosophie des sciences*. Paris, Vrin.
- G. CORMANN, B.-O. DOZO & C. LETAWE (éd.) (2008), « Réalité et représentation », *MethIS. Méthodes et Interdisciplinarité en Science Humaines*, n° 1, Liège, Éditions de l'Université de Liège.
- A. CULIOLI (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation, 1 : Opérations et représentations*, Paris, Ophrys.
- (1999), *Pour une linguistique de l'énonciation, 3 : Domaine notionnel*, Paris, Ophrys.
- J. FONTANILLE (1996), *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
- A. J. GREIMAS & J. COURTÈS (1993), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris Hachette.
- L. HJELMSLEV (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- D. LECOURT (dir.) (1999), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, P.U.F., Quadrige.
- C. ZILBERBERG (2006), *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.